

général dans son pays; il fut également l'un des premiers à écrire ses livres en allemand; il fut enfin l'un des principaux défenseurs du système d'après lequel le souverain dispose à son gré de la religion, de ses institutions, de ses ministres, comme d'un *instrumentum regni*, utile au progrès de la civilisation et de la grandeur nationale.

Des hommes comme Thomasius et Hermann von der Hardt ne sont que l'avant-garde du rationalisme. Le rationalisme lui-même entre maintenant en scène avec l'école de Wolf.

CHAPITRE II.

WOLF ET SON ÉCOLE.

C'est de Christian Wolf que date en Allemagne l'époque des lumières, *Aufklärung*. Non seulement c'est à lui qu'on fait revenir l'honneur d'avoir « éclairé » l'Allemagne moderne, mais on lui attribue aussi l'invention du nom qui caractérise l'ère nouvelle, parce qu'il avait placé au frontispice de plusieurs de ses écrits un soleil radieux, dissipant par son éclat les nuages qui l'offusquent¹. Ce soleil qui s'est levé en la personne de Wolf pour illuminer l'antique Germanie, c'est le rationalisme!

Il y a une disproportion considérable entre le personnage et l'œuvre à laquelle son nom est resté attaché. On a quelque peine à comprendre l'influence qu'exerça un homme de second ordre tel que Wolf. Talent médiocre, sec, pédant, sans souplesse et sans nuances, sans fougue et sans passion, sans couleur et sans vie, il n'avait rien de ce qu'il faut pour remuer les masses et les lancer sus à l'ennemi, comme l'avaient fait Luther et les chefs anabaptistes. Mais sa médiocrité même le mettait à l'unisson avec cette multitude d'esprits moyens

¹ M. Philippson, *Gesch. des Preuss. Staatswesens*, t. 1, p. 35.

qui abondent dans les pays où la culture intellectuelle est en honneur, et ce fut là le principe de sa force et la cause de son succès. Il ne fit point la conquête du peuple, mais il gagna les étudiants, proie facile des novateurs. Il les séduisit par les grands mots de lumière, d'affranchissement et d'indépendance. Ces étudiants devinrent ministres du Saint Évangile, officiers, magistrats, bourgeois, et l'Allemagne se trouva ainsi wolfienne. Les disciples formèrent, dit Mirabeau, « ceux qui ont formé par leurs écrits le reste de l'Allemagne¹. »

Christian Wolf était le fils d'un tanneur de Breslau. Il était né dans cette ville le 24 janvier 1679, il mourut à Halle le 9 avril 1754. Son éducation fut sévère. Ses parents l'avaient voué par vœu à la carrière ecclésiastique. Ils lui inspirèrent le dégoût des exercices religieux en lui en imposant à l'excès. Dans les classes supérieures du gymnase de Breslau, qu'il fréquentait, ses maîtres étaient divisés sur l'importance de la philosophie. L'un de ses professeurs, Gryphius, qui n'était pas sans talent, n'en parlait qu'avec mépris. Les autres au contraire la déclaraient indispensable et vantaient les écrits de Descartes, ainsi que la *Medicina mentis* ou traité de logique de Tschirnhausen. Le jeune Wolf aurait bien voulu lire les œuvres de Descartes, mais on ne les trouvait pas aisément à Breslau. Il lui fallut se contenter d'étudier la théologie protestante. La polémique était alors très vive en Silésie entre ses coreligionnaires et

¹ Mirabeau, *De la monarchie prussienne*, 5 in-8°, Londres, 1788, t. 1, p. 79.

les catholiques. On avait dit à l'élève théologien que les mathématiques étaient d'une évidence incontestable. Il voyait qu'on était en désaccord sur les matières philosophiques et sur les matières religieuses; avec les illusions de son âge, il se demanda s'il ne serait pas possible de présenter les vérités chrétiennes de telle manière qu'elles obtinssent l'assentiment de tous. Sans s'apercevoir que la certitude des vérités mathématiques tenait à leur nature propre, il s'imagina que leur évidence résultait de la méthode, et là-dessus, il résolut, comme il nous l'apprend lui-même dans son autobiographie¹, d'étudier les sciences exactes, non pour elles-mêmes, mais *methodi gratia*, afin d'essayer de rendre la théologie également évidente pour tous. Il ne tarda pas à mettre son projet à exécution. A l'université d'Iéna, où il se rendit en 1699, il étudia tout ensemble Descartes, Tschirnhausen, la géométrie et la physique, et en 1702 il soutint une thèse, qui était le résumé et le fruit de son travail, sur la philosophie pratique mathématiquement démontrée².

Dans cette thèse, Wolf cherchait à donner à la preuve ontologique de l'existence de Dieu une forme mathématique qui lui valut les éloges de Leibniz. Gottfried Wilhelm Leibniz (1646-1716) était alors le plus grand nom de l'Allemagne. Tout à la fois philosophe, théologien, jurisconsulte, philologue, mathématicien, physi-

¹ Christian Wolf's *eigene Lebensbeschreibung* herausgegeben von Wuttke, Leipzig, 1840.

² *Philosophia practica universalis mathematica methodo conscripta*, 1703.

cien, historien, il a laissé, dans les différentes branches des connaissances humaines, des traces durables de son génie. L'approbation d'un si grand homme était faite pour flatter le jeune docteur et il devint bientôt son disciple. En 1706, la protection de Leibniz fit nommer Wolf professeur de mathématiques à l'université de Halle. Trois ans après, en 1709, il commençait à enseigner la métaphysique, la logique et la morale. Ses cours furent d'abord peu fréquentés, mais son enseignement en langage simple, coulant, méthodique et émaillé d'anecdotes parfois fort triviales mais toujours intéressantes, lui attira peu à peu de nombreux élèves. En 1712, il publia un Manuel de philosophie où se dessinent déjà ses tendances rationalistes¹. Peu lu au moment de son apparition, cet ouvrage fut ensuite recherché et commença à répandre la réputation de l'auteur hors du cercle étroit de l'université de Halle. Sept ans après la publication du Manuel, Wolf mit au jour ses *Pensées philosophiques sur Dieu*, sorte de théodicée qui est pour nous son principal ouvrage². Le but de l'auteur est uniquement de vulgariser les idées de Leibniz, mais il les modifie profondément. Ce qu'il se propose, c'est de simplifier la religion, et afin d'atteindre ce but, il s'efforce d'en éliminer le surnaturel. D'après lui, il faut à Dieu moins de

¹ *Vernünftige Gedanken von der Kräften des menschlichen Verstandes und ihres richtigen Gebrauches in der Erkenntniss der Wahrheit*, Halle, 1712. Jean Deschamps traduisit cet ouvrage en français, en 1736, sous le titre de *Logique*.

² *Vernünftige Gedanken von Gott, der Welt und der Seele des Menschen, auch allen Dingen überhaupt*, Halle, 1719.

puissance pour produire des miracles que pour produire des événements naturels. Comme l'ont dit certains docteurs de l'Église, les miracles quotidiens de la nature sont plus grands que les faits prodigieux et extraordinaires. Dieu doit donc agir d'une manière constante et conforme à l'ordre des lois qu'il a établies. Il ne peut produire miraculeusement un phénomène qui pourrait se produire naturellement, parce que dans ce cas il agirait sans raison suffisante et dérogerait à sa perfection infinie. C'est là pour Wolf un critérium, un moyen infaillible de distinguer les vrais et les faux miracles. Toutes les fois que la nature suffit pour opérer l'effet qu'on attribue à un prodige, le prodige est faux.

Wolf raisonne sur la révélation comme sur le miracle. Une vérité soi-disant révélée ne peut être en contradiction avec la raison. Notre raison a le droit de la juger et de l'apprécier; si elle constate que ce qui est donné comme révélé est faux, il s'ensuit que la révélation est supposée et imaginaire. La révélation n'a d'ailleurs aucun motif de se produire, quand les vérités qu'elle est censée contenir ont pu être connues de l'homme par ses facultés naturelles.

L'application de ces principes au renversement des croyances chrétiennes touchant l'Ancien et le Nouveau Testament était facile. Le danger dont ils menaçaient la religion était patent. Les théologiens de Halle, témoins de l'enseignement de Wolf, s'en émurent. Leurs inquiétudes augmentèrent encore, quand, en 1720 et 1721, Wolf publia ses idées sur la morale¹. C'était la mise en

¹ *Vernünftige Gedanken von der Menschen Thun und Lassen*

pratique de la séparation complète du surnaturel et de la raison. Le novateur y proclamait la morale indépendante. La corruption morale d'un athée ne provient point de son athéisme, mais de son ignorance des véritables lois du bien et du mal. La raison suffit à tout sans la foi¹. Wolf cherche à le prouver, en prêchant une morale mesquine et bourgeoise, où l'on ne rencontre que des vertus terre à terre. L'économie est, à ses yeux, la vertu maîtresse. Les Chinois, qui n'ont ni religion révélée ni religion naturelle, sont l'idéal de ce philosophe.

Les éloges qu'il prodigua, en 1721, dans un discours solennel, à la sagesse pratique de Confucius², qu'il déclara supérieure à la morale chrétienne comme à toutes les autres morales, fut la goutte d'eau qui fit déborder le vase. Les professeurs, ses confrères, jugèrent que c'était pousser le rationalisme au delà de toutes les bornes et que de tels excès ne pouvaient se tolérer davantage. La Faculté de théologie adressa au gouvernement une plainte officielle, dans laquelle elle accusait la philosophie de Wolf de dénaturer la notion du miracle et

zur Beförderung ihrer Glückseligkeit, Halle, 1720; *Vernünftige Gedanken von dem gesellschaftlichen Leben der Menschen und in Sonderheit dem gemeinen Wesen zur Beförderung der menschlichen Glückseligkeit*, Halle, 1721.

¹ « Dans son zèle pédant de réformateur des mœurs, Wolf ne craint pas d'entrer dans les détails les plus minutieux. Il veut tout dériver des lois de la pensée, même les règles de la politesse sociale et les arrangements pratiques du ménage; c'est ainsi qu'il consacre un chapitre étendu à l'organisation rationnelle des cabinets d'aisance. » F. Lichtenberger, *Histoire des idées religieuses en Allemagne*, 3 in-8°, Paris, 1873, t. 1, p. 26-27.

² *Oratio de Sinarum philosophia practica*, in-4°, 1726.

de favoriser l'irréligion et l'impiété. Elle finit par obtenir du roi Frédéric-Guillaume I^{er} (1723) la destitution et le bannissement du professeur incriminé¹; celui-ci reçut l'ordre de quitter les états prussiens dans les quarante-huit heures, sous peine de la corde, comme enseignant des doctrines contraires à la révélation².

Laisser propager l'erreur sans pousser le cri d'alarme est difficile, impossible même au croyant; mais l'accomplissement de ce devoir a souvent le résultat fâcheux de grandir celui qu'on a été obligé de combattre. Wolf persécuté fut entouré aussitôt d'une auréole de gloire. Les petits princes allemands, jaloux du roi de Prusse, s'empressèrent de le protéger; il devint célèbre dans l'Europe entière et on ne l'appela plus que *Nova lux Germaniæ, professor generis humani*.

Un édit royal du 13 mai eut beau défendre aux laïques de Prusse, sous peine des galères, de lire les écrits athées, et aux professeurs, sous peine de destitution et d'une amende de cent ducats, d'enseigner la philosophie de Wolf; Valentin Löscher eut beau signaler dans ses *Nouvelles innocentes*³ et dans ses douze

¹ Les amis de Wolf prétendirent qu'on n'avait arraché au roi cette condamnation qu'en lui persuadant que, d'après la doctrine de l'harmonie préétablie, enseignée par le professeur de Halle à la suite de Leibniz, la désertion de ses grenadiers, crime irrémissible aux yeux du monarque, ne pourrait être légitimement punie, parce que ses soldats étaient irresponsables.

² Voir Ed. Zeller, *Wolff's Vertreibung aus Halle, der Kampf des Pietismus mit der Philosophie*, dans ses *Vorträge und Abhandlungen*, 2^e édit., t. 1, Leipzig, 1875, p. 117-152.

³ *Unschuldige Nachrichten*, publication périodique.

traités intitulés *Quo ruitis?*¹ les conséquences funestes du rationalisme; Wolf lui-même eut beau se couvrir de ridicule en ambitionnant de devenir le précepteur de l'Europe entière et en rédigeant à cette intention vingt-quatre épais volumes in-quarto, contenant l'exposition de son système, qu'il fit répandre en Italie, en Hollande, en France, en Hongrie, en Russie, en Pologne : rien n'y fit. Les jeunes gens étaient pour le novateur. Il devint le héros du jour. C'est à la fin de l'année 1723 qu'il avait été destitué; en 1738, on comptait déjà cent sept écrivains, théologiens, philosophes, médecins, juriconsultes, qui avaient écrit dans le sens wolfien². Plus on incriminait sa doctrine, plus on lui suscitait de sectateurs et d'adeptes qui l'étudiaient par esprit de curiosité ou d'opposition.

Un philologue publia une Grammaire hébraïque composée d'après la méthode de Wolf! Formey imagina de mettre à la portée des femmes mêmes la philosophie à la mode, et, dans ce but, il publia la *Belle Wolfienne*³. Malgré sa pédanterie, malgré ses citations latines et scolastiques, la savante Allemande, que l'auteur appelait Espérance, eut de nombreux lecteurs. « Formey ne

¹ *Quo ruitis? oder treuherzige Anrede eines bejahrten Lehrers an die den philosophischen Studien ergebene Jugend gegen die zur Herrschaft sich dringende neue Philosophie, 1735-1739.*

² Ludovici, *Entwurf einer vollständigen Historie der Wolfischen Philosophie*, 3 in-8°, Leipzig, 1837-1838.

³ Formey, *La belle Wolfienne ou Abrégé de la philosophie wolfienne*, 6 in-8°, La Haye, 1741-1753. Sur Formey, on peut voir Chr. Bartholmèss, *Histoire philosophique de l'Académie de Prusse*, 2 in-8°, Paris, 1850-1854, t. I, p. 361-396.

trouvant ni fleurs ni couleurs [pour colorer les sombres tableaux de la métaphysique] laissa [bien] en chemin la belle Wolfienne, et à partir du second volume, exposa tout uniment le reste de la doctrine, [mais l'élan était donné] et en dépouillant Wolf de son air de système et en lui prêtant un air naturel et aisé, (il) fraya à la monadologie l'accès du monde, et ne contribua pas peu à l'engouement universel dont elle fut bientôt l'objet en Allemagne et jusque dans les salons de Berlin¹. »

Cet engouement fut sans bornes. On n'est pas peu surpris de le voir partagé par des hommes de talent, chez qui il ne s'explique que par les tendances antichrétiennes de la philosophie nouvelle. Voltaire écrivait : *Wolfio docente, Rege philosopho regnante, Athenas invisi*². Goethe lui-même composait ces deux vers :

Gott sprach : Die Sonne sei, die Welt fiel in's Gesicht;

Gott sprach : Wolf sei, es ward in allen Seelen Licht.

Dieu dit : Que le soleil soit, et le monde apparut lumineux ;
Dieu dit : Que Wolf soit, et toutes les intelligences furent éclairées.

Il y eut des prédicateurs qui parlèrent dans les chaires évangéliques le langage wolfien et appelèrent le Christ « une entéléchie surnaturelle, une adorable mo-

¹ A. Sayous, *Le XVIII^e siècle à l'étranger*, 2 in-8°, Paris, 1861, t. II, p. 323.

² « Wolf enseignant, sous le règne du roi philosophe, j'ai visité Athènes. » Lichtenberger, *Histoire des idées religieuses en Allemagne*, t. I, p. 24. Ce qui n'empêche pas que Voltaire avait consacré toute une lettre à Maupertuis, 10 août 1740, à se moquer de ce « bavard germanique. » *Œuvres*, t. XI, p. 407.

nade¹. » Une sorte de fanatique, Laurent Schmidt, le futur traducteur de Tindal, imagina même de *wolfianiser* la Bible en substituant à toutes les expressions figurées ou dogmatiques des Écritures des termes wolffiens. Il appelait cela faire une « traduction libre. » Il publia, sous le voile de l'anonyme, et malgré le conseil de Wolf, les cinq livres de Moïse², mais il ne put achever son œuvre; le scandale était trop grand; sa traduction fut condamnée au feu et lui-même incarcéré. Cette Bible wolffienne est connue sous le nom de Bible de Wertheim, du lieu de sa publication; elle est le premier symptôme de la diminution du respect des Livres Saints en Allemagne.

Cependant l'opinion publique, tout en blâmant la tentative de Laurent Schmidt, n'en demeurait pas moins favorable à Wolf. Ses partisans réussirent à gagner la cour même de Berlin. La maison du comte de Manteuffel, ancien ministre d'État, était depuis 1733 le centre de réunion des wolffiens. En 1736, le comte fonda une société d'*Aléthophiles* ou amis de la vérité³, qui étendit ses ramifications dans toute l'Allemagne. On parvint enfin à persuader à Frédéric-Guillaume que le départ du philosophe de Halle avait été une perte pour le fisc, considération à laquelle le roi fut très sensible. Il fit

¹ Chr. Bartholmèss, *Histoire philosophique de l'Académie de Prusse*, t. 1, p. 117.

² *Die göttlichen Schriften vor den Zeiten des Messie Jesus. Der erste Theil (Die fünf Bücher Mosis). Nach einer freien Uebersetzung durch und durch mit Anmerkungen erläutert.* In-8°, Wertheim, 1735.

³ Chr. Bartholmèss, *Histoire philosophique de l'Académie de Prusse*, t. 1, p. 131.

alors offrir plusieurs chaires au professeur exilé. Celui-ci n'accepta point, mais, sur le conseil de Manteuffel, il exprima sa reconnaissance au souverain en lui dédiant le second volume de sa *Philosophie pratique*. Frédéric-Guillaume l'en récompensa en rendant obligatoire pour les étudiants l'étude de la logique de Wolf. Cependant la conquête la plus importante du philosophe fut celle du Prince royal, qui devait être Frédéric II. Suhm lui dédia une traduction française des œuvres de Wolf. Elle fut bien accueillie par le jeune incrédule, qui favorisait tout ce qui pouvait nuire à la religion. A peine fut-il monté sur le trône qu'il se hâta de rappeler à Halle, en 1740, l'admirateur de Confucius. Le retour du professeur banni dans la ville universitaire fut un triomphe. Les étudiants allèrent à cheval à sa rencontre; l'université en corps, sans excepter Lange qui avait été à la tête de ses ennemis, lui rendit visite; on le combla de toute sorte d'honneurs. Toutefois ce triomphe marqua la fin de ses succès. Celui qui avait semblé si grand dans la persécution parut diminué et amoindri dans la prospérité, ou plutôt il parut avec sa véritable taille. Quoiqu'il continuât à enseigner jusqu'à sa mort (1754), ce professeur, dont le nom était auparavant dans toutes les bouches, n'eut plus dans ses dernières années que de rares élèves; ses cours, jadis si fréquentés, devinrent déserts et il vit lui-même l'oubli se faire autour de son nom¹.

Malheureusement sa méthode lui survécut. Il avait

¹ Lichtenberger, *Hist. des idées relig. en Allemagne*, t. 1, p. 21-38.

exagéré les droits de la raison, comme les piétistes avaient exagéré ceux du sentiment; il avait ainsi inauguré réellement le règne du rationalisme. Ses idées théologiques étaient toujours restées comme enveloppées d'un brouillard, mais ses disciples et ses successeurs devaient dissiper le brouillard et pousser peu à peu les principes rationalistes jusqu'à leurs dernières conséquences¹.

Le premier qui appliqua directement avec éclat la méthode de Wolf à la théologie fut Sigismond Jacob Baumgarten (1706-1757). Il devint professeur de théologie à Halle en 1730. Trois à quatre cents auditeurs se pressaient autour de sa chaire. Il leur enseignait la tolérance en matière doctrinale; il défendait les déistes et il appuyait encore ses enseignements sur l'Écriture, mais il passait sous silence les confessions de foi.

Son admirateur et son disciple Semler alla plus loin que lui et devint un des principaux auteurs du rationalisme en Allemagne. Stäudlin écrivait en 1791 : « Les écrits dogmatiques de Semler me paraissent contenir de fait tous les germes du scepticisme théologique, quelles qu'aient pu être ses intentions². »

Jean Salomon Semler, né à Saalfelden en 1725, mort à Halle en 1791, avait été élevé par ses parents dans le piétisme. Il devint plus tard, en suivant les leçons de Baumgarten, un admirateur de la philosophie de Wolf,

¹ Sur Wolf, voir *Vita, fata et scripta Chr. Wolfii*, in-8°, Leipzig et Breslau, 1739.

² Stäudlin, *Ideen zur Kritik des Systems der christlichen Religion*, p. 342; Tholuck, *Vermischte Schriften*, t. II, p. 39.

mais comme il avait un esprit indépendant, ses attaches au wolfianisme furent plus superficielles que réelles. Cette doctrine lui servit comme d'un pavillon pour couvrir sa marchandise; au fond, on trouve de tout dans ses écrits, il a puisé un peu partout, et principalement en lui-même. Il dédaignait les philosophes français, il ne faisait cas que du « savant Bayle, » parmi les incrédules de notre nation; il le cite souvent et il en recommande la lecture comme une bonne préparation à la théologie! La littérature anglaise exerça aussi sur lui de l'influence. Les écrits qu'il publia sont au nombre de cent soixante-onze. On le considérait comme « le héros de la littérature théologique » de son temps. Cependant un seul de ses nombreux ouvrages a eu une seconde édition¹, ce qui s'explique sans peine par la confusion et l'obscurité qui y règnent et que son collègue et ami, B. Michaelis, lui reprochait avec raison. C'est un véritable chaos, où il n'y a ni style ni lumière. Ses cours, qu'il multipliait jusqu'à donner quatre ou cinq leçons par jour, eurent plus de succès que ses livres et contribuèrent beaucoup à sa réputation.

Semler nous a raconté sa vie. « J'étais d'un tempérament très sanguin; » dit-il². Il fut en effet plein d'ardeur et inconstant, vaniteux, comme le sont fréquemment les hommes sanguins. Il étudiait avec passion, mais sans plan, sans suite, sans ordre, sans rien approfondir.

¹ Sa réputation des *Fragments de Wolfenbüttel*. Tholuck, *Vermischte Schriften*, t. II, p. 55, 45.

² Semler, *Lebens Beschreibung*, Th. I, p. 70.

C'était un *helluo librorum*, qui disait avec Logau : « Personne ne peut mesurer mon goût ; j'aime mieux sentir l'odeur que manger¹. » De ses lectures disparates, il tirait des choses remarquables, mais ce n'étaient que des éclairs qui disparaissaient après avoir brillé un instant. Des convictions fortes auraient pu seules le fixer et lui faire suivre droit son chemin, par malheur il lui était resté de son éducation piétiste une indifférence caractéristique à l'égard des dogmes. D'après lui le cœur est seul le siège véritable de la religion et l'esprit est libre d'aller à la dérive. Cependant, comme il faut un symbole pour servir de point de ralliement aux fidèles, Semler consent à garder les formules conventionnelles, la lettre des confessions de foi, sinon les idées qu'elles expriment, afin d'éviter l'émiettement des communautés chrétiennes. Jusqu'à quel point une telle conduite est-elle loyale et honnête, il est malaisé de le dire. Semler sentait lui-même combien un tel procédé ressemblait à de l'hypocrisie ; afin de l'excuser il prétendait que pour arriver à purifier l'Église, il fallait se résigner à verser le vin nouveau dans de vieilles outres. Ainsi avec Semler l'idée chrétienne disparaît : il retient le nom, il supprime la chose.

Jésus s'appelle *Sôtér*, le Sauveur de tous les hommes, seulement en vue de notre malheureux état présent. Qui s'applique cette doctrine du Christ et cherche à en tirer le meilleur parti dans ses rapports envers Dieu et envers les hommes, celui-là a la foi au Christ².

¹ Tholuck, *Vermischte Schriften*, t. II, p. 40.

² Semler, *Versuch einer freien theologischen Lehrart*, p. 159.

Tel est le fond de la doctrine de Semler. Beaucoup l'ont imité depuis, et ont prétendu garder le nom de chrétiens en renonçant à la doctrine de Jésus-Christ. C'est par là qu'il a fait école. Il a été de même le premier à soutenir d'autres opinions qui ont eu dans la suite de nombreux adhérents. Il appliqua la critique, entendue à sa façon, aux premiers siècles de l'Église et il contredit tout ce qu'on avait cru jusqu'alors. Pour lui, les martyrs sont des fanatiques ; les évêques, des intrigants ; les moines, des fous ; seul l'hérétique Pélagie, ce rationaliste des siècles primitifs de l'Église, trouva grâce devant lui, à cause sans doute de ses doctrines et de la haine presque farouche que le professeur de Halle avait vouée à saint Augustin, le marteau des pélagiens.

Dans le Christianisme, il prétend distinguer trois religions différentes : la religion sociale ou ecclésiastique, la religion individuelle ou subjective, et la religion historique ou biblique¹ ; mais il n'explique pas ce qu'il entend par là. Sa distinction entre la doctrine biblique et la doctrine ecclésiastique a été très exploitée depuis ; lui-même ne put parvenir à l'éclaircir, à cause de ses vacillations constantes entre le rationalisme pur et la religion établie². Il voulait qu'on respectât l'autorité des livres symboliques, dont il avait publié une édition³ ; d'accord avec Göze, il combattit Lüdke de Berlin, qui avait contesté leur caractère obligatoire ; il ne

¹ *Historiæ ecclesiasticæ selecta capita*, 3 in-8°, Halle, 1767-1769.

² *Einleitung zu Baumgarten's Glaubenslehre*, 1759.

³ *Apparatus ad libros symbolicos ecclesiæ Lutheranæ*, Halle, 1775.

semblait pas se douter que les principes qu'il posait lui-même renversaient de fond en comble la foi protestante.

L'ouvrage le plus dangereux de Semler fut son *Traité sur le libre usage du canon*¹. Il y enseigne que l'Écriture ne doit pas être considérée comme la règle de la foi, mais comme un simple catalogue de livres désignés officiellement par l'Église pour être lus dans les réunions des fidèles. C'est la négation du caractère surnaturel et inspiré des Livres Saints : ils n'ont plus qu'une valeur officielle et par conséquent conventionnelle et fictive, dont chacun peut ne tenir aucun compte dans son for intérieur. Semler, selon son habitude, conserve le nom de l'inspiration, mais il supprime en réalité la chose. Pour lui, ce qui édifie est inspiré, ce qui n'édifie point ne l'est pas. L'Écriture contient la vérité religieuse, elle n'est point la vérité religieuse elle-même. Elle est encombrée d'idées locales, de conceptions temporaires. On doit en extirper toutes ces plantes parasites. Comment donc les reconnaître? En consultant notre cœur. Ici reparaît le piétiste, doublé d'un rationaliste. Notre cœur nous enseigne que ce qui nous rend meilleur est divin. Tous les dogmes qui ne produisent point ce résultat ne sont donc que des idées juives. Le Nouveau Testament comme l'Ancien a été écrit pour des Juifs et par des Juifs. Il faut élaguer, sans merci, toutes les branches du vieux tronc oriental : les croyances messianiques, la rédemption, le sacrifice; cette végétation de récits merveilleux et de

¹ *Abhandlung vom freien Gebrauch des Canons*, 4 in-8°, 1771-1775.

fables qu'aiment à entendre raconter les fils de l'Orient, ces histoires de Samson et d'Esther qui ne sont que des « mythes¹. » Saint Paul lui-même, le premier qui ait fondé le Christianisme sur la doctrine, l'a bâtie sur des fondements juifs. Retranchons de ses Épîtres tout ce qui est d'origine juive. Mais après tous ces retranchements et ces suppressions, que reste-t-il? La religion naturelle, une doctrine purement humaine, en un mot, le rationalisme.

Non content de cette appréciation générale de l'Écriture, Semler appliqua le libre examen à plusieurs points particuliers. Il nia l'authenticité du célèbre passage de la première Épître de saint Jean sur les trois personnes divines², il publia des paraphrases des livres les plus importants du Nouveau Testament avec préfaces et remarques critiques, il attaqua avec violence l'Apocalypse, pour laquelle il éprouvait une aversion singulière³. Son sentiment sur les possessions démoniaques attira spécialement l'attention. Déjà, au xvii^e siècle, un professeur hollandais, Balthasar Bekker (1634-1698) avait soutenu qu'il n'avait jamais existé de véritables possédés⁴. D'après lui, les démoniaques mentionnés

¹ A. Tholuck, *Vermischte Schriften*, t. II, p. 57.

² I Joa., v, 7.

³ *Christliche freie Untersuchung über die sogenannte Offenbarung Johannis*, 1776. Cf. Tholuck, *Vermischte Schriften*, t. II, p. 58; Eichhorn, *Allgemeine Bibliothek*, Th. v, p. 73.

⁴ *De betooverde Weereld*, 1691; traduit en français, sous les yeux de l'auteur, *Le monde enchanté*, 1694. Il en parut aussi une traduction allemande, en 1781, avec des notes de Semler. Voir Schröckh, *Neuere kirchl. Geschichte*, t. VIII, p. 713 et suiv.